

il fait régulièrement la grève de la soif, ce qui transforme la cabine en pataugeoire à microbes. Quand l'eau finit par s'écouler, elle tombe sur le compteur électrique du voisin d'en dessous.

L'ancien locataire devait avoir une haute opinion de lui-même, et pour remercier la nature de l'avoir sculpté avec autant d'inspiration, il a fait installer de nombreux miroirs dans l'appartement. Même le plafond de la douche est équipé d'un réflecteur de gloire ! Esquive celui-ci, il y en a un autre dans ton dos. Pas moyen d'échapper aux traîtres reflets, tu te douches avec l'image de ta bite en kaléidoscope autour de toi ! Sors de là, haut les mains ! T'es cerné par deux toi-même à droite et à gauche. Les miroirs, il y en a huit au total, pour un modeste vingt mètres carrés, tu peux pas te rater. Et la lumière blanche du néon de la cuisine, aveuglante comme soleil sur neige, n'est pas faite pour rendre justice à ton joli minois. Faire cuire de la viande rouge sous cet éclairage d'hôpital, c'est jouer au chirurgien plutôt qu'au cuisinier.

Derrière la cuisine, séparée par un rideau que j'ai confectionné avec un drap, c'est la chambre. Confinée, rétrécie, écrasée par les faux plafonds. Partout sur les murs des placards ont poussé comme des champignons. On en a même hissé un si haut qu'il me faut étendre mon mètre soixante dix-huit debout sur une chaise et les bras levés pour en atteindre la poignée ! Tous ces renforcements ont l'air de cacher des secrets. Accrochés au mur, il y a deux tableaux d'une ringardise indescriptible, détourne le regard pour éviter que le supplice esthétique te crève un œil. Dessous, deux fenêtres à simple vitrage, les bords noircis par la moisissure qui court emmerder les ours polaires brodés sur les demi-rideaux à dentelle. Le bâtiment d'en face danse collé serré avec mes fenêtres, on n'entrevoit qu'un faisceau de la rue Colbert, la lumière du jour ne passe pas. Pour compenser, dans la chambre, une dizaine de petites ampoules glaviottent de la lumière orange. Elles crachent surtout une terrible chaleur, ces ampoules, comme les lampes à sodium prisées des cultivateurs de cannabis.

Je dors là, dans un renforcement tamisé sous un grand placard, près d'un radiateur électrique grincheux qui avale la moitié de ma bourse étudiante quand il ne fait pas la tronche pour s'allumer. Ça fait comme une niche

dans le coin du coin, un refuge caché dans une cachette elle-même planquée dans les replis d'une rue mystérieuse, je m'y sens en sécurité. Cet appartement, c'est comme vivre dans un nœud serré serré. Ce petit cagibi jaune est mon royaume. Un royaume d'humilité, car on ne se sent pas important en vivant ici. C'est un endroit affreux pour recevoir, on étouffe l'été et on se pèle l'hiver ; c'est un sale endroit pour vivre, mais une remarquable cachette pour écrire un livre !

*

Depuis un mois, je remue mon sac de chagrin comme un orpailleur remue sa battée en forme de chapeau chinois. Je cherche des morceaux dorés dans l'eau boueuse. Mes paillettes à moi, ce sont des belles choses à écrire. Si j'ai flâné dans les souvenirs et louvoyé dans les descriptions, c'était pour me donner l'élan et le courage d'en arriver là où j'en arrive.

Dans la Grèce antique, on célébrait Dionysos dans les temples consacrés. On chantait des chants religieux – les dithyrambes – et l'on dansait pour illustrer l'emprise que le dieu du vin et de l'ivresse avait sur les hommes. Ces cérémonies ont donné naissance au théâtre. Les théâtres ont peu à peu fleuri autour des temples. À Tours, les temples où l'on célèbre Dionysos sont les bars de la rue Colbert et de la place Plumereau, et parmi les théâtres aux pieds de ces temples, il y a donc mon appartement. C'est ici que nous venons de jouer l'épilogue de notre histoire d'amour avec Laura. Et comme dans le théâtre primitif, nous avons joué tous les rôles de la pièce, se passant tour à tour le masque de bourreau et celui de victime.

J'ai employé le terme d'épilogue, c'est le terme juste. Un épilogue ne termine pas l'intrigue, il la récapitule. Avec Laura, nous savions que nous allions rompre, il n'y avait pas de suspense quant à la résolution de l'affaire. Si elle est venue jusqu'ici, c'était pour l'épilogue, pour récapituler. Pour que l'on se souvienne et que l'on pleure. À l'image du cœur qui continue de battre en dehors du corps pendant quelques instants, après qu'on l'ait arraché, ou comme la tête qui continue de voir après la guillotine, nous avons besoin de contempler ce petit bout de nous que nous venions de tuer et qui persistait à vivre dans le regard de l'autre.

La veille, j'ai passé une nuit épouvantable à me figurer le lendemain, imaginant que nous nous cracherions au visage, redoutant qu'elle déterre de son plexus une de ces horribles vérités qui vous change une vie, qui fasse s'éteindre le soleil dans nos souvenirs. J'égrainais les reproches qu'elle pourrait me faire et devant lesquels je n'aurais que des silences coupables. Je ressassais nos disputes les plus fameuses en craignant le bouquet final qui menaçait de nous exploser au visage. J'avais même envisagé – c'est pourtant mal la connaître – qu'elle bafouille son courage et se trouve une excuse pour ne pas venir, auquel cas j'avais regardé les billets de train pour me déplacer jusqu'à elle.

Laura est arrivée assez tard dans mon petit monde jaune. Je l'ai entendue ouvrir la porte du bas d'un coup de semelle, comme d'habitude. Le bruit de ses talons qui montent l'escalier. J'avais le ventre crispé et la poitrine dans un étau. La voilà sur le palier. Un baiser machinal pour se saluer, insipide, résigné. Sûrement le dernier, me suis-je dit. Les lèvres qui se touchent à peine, froid comme tout. Pendant ce temps, plus haut, les yeux qui désapprouvent les bouches en s'entre-dévorant.

Comme nous ne voulions pas nous abîmer, nous avons rompu aussi peu que possible. En fait, nous avons délacé. Il a fallu se montrer patients devant les nœuds, les double-nœuds, les triple-nœuds de nos liens à défaire, serrés de toutes nos forces pendant cinq ans d'amour sans contresens. Nous ne serons jamais des ennemis. Main dans la main, il nous a fallu ôter pierre après pierre les éléments de cette formidable bâtisse qui abritait le nous. Il aurait été plus facile de tout démolir au mortier des reproches, de se livrer une impitoyable guerre de vertus, chacun aurait alors guéri son orgueil dans la peine de l'autre, mais il en était hors de question. Nous nous sommes promis de rester unis jusqu'au bout, même dans la séparation. On ne devrait jamais rompre, mais délacer.

Les Japonais ont raison de faire du ventre le siège des émotions. Ils ont même, à ce sujet, de jolies expressions bien à propos. On dit, lorsqu'on est en colère et incapable de se raisonner, que l'insecte dans le ventre refuse de se calmer ; quand on cache son ventre, on cache sa pensée, à l'inverse, quand on dit ce qu'on a sur le cœur, on brise son ventre. Assis

en tailleur avec nos ventres brisés, nous avons prudemment démêlé nos boyaux. Ça ressemblait à une boule de nœuds impossible à désentortiller. Nous étions pris l'un dans l'autre. On s'est laissé du temps pour parler, s'expliquer, argumenter, afin que chacun retrouve ses morceaux et ne se sente pas délaissé dans le partage des émotions. On doit sectionner quand on n'arrive pas à se désassembler proprement. On tranche dans les viscères de l'autre pour reprendre ce qui nous appartient de vérité et de conviction. On souffre de ce découpage barbare, la conversation est pleine d'hémorragies. Au-delà des liens, c'est sans doute nos âmes emmêlées que nous nous efforçons de délayer. Dans cette boule de nœuds, je reconnais parfois la mienne, grisâtre et teigneuse, puis la sienne, vive et douce, pourtant je les confonds encore, elles sont comme intriquées. Alors j'arrache, je tire, je perds des bouts, je dénoue, je dé-nous.

Laura n'a jamais connu la grande douleur de ces amours sacrées que l'on perd comme on perd la foi. Les amourettes de son adolescence lui ont épargné les arrachements. Elle m'a aimé comme on aime la première fois, ne sachant se méfier des choses qui attirent, ne retenant pas ses emportements ; elle m'a aimé avec angélisme, avec dévotion, le cœur nu sans grimage ni armure, forte de toutes les peurs qu'elle ne connaissait pas encore, avec un naturel qui confère à la sainteté. Le premier amour est un saut de l'ange que l'on fait par-dessus une cascade sans songer aux rochers dissimulés derrière la surface de l'eau. Pour elle, mon visage sera toujours associé à cet âge d'or. Laura choisira ses amours au regard de ces premières sensations, sans en retrouver la pureté d'origine. De la même manière, son cœur sera définitivement marqué de mon prénom, au fer rouge, comme trace de première désillusion. Le mieux, et le pire.

Nous nous sommes aimés avec les excès qui incombent à nos jeunes âges. Nous pouvions compter l'un sur l'autre en toutes circonstances et lorsque venait le moment de nous retrouver, nous faisions preuve de la même impatience qu'aux premiers jours. Laura avait ranimé ma foi pour l'amour. Je gardais ce miracle au chaud dans le fond de ma poitrine. En échange, je l'avais parée de mes idéaux ressuscités. Du mieux qu'elle le pouvait, Laura s'était accommodée de ce fardeau pour que je l'aime comme une incarnation, ce que je fis. Je ne sais pas me débrouiller

autrement, l'amour m'exalte, je suis un indécrottable idéaliste, une peau de bébé sous la tronçonneuse du monde, le curseur du ressenti toujours au maximum agrippe-toi au siège. L'amour me hisse jusqu'au vertige et me dévergonde la moralité. J'aime tempête dans le crâne et flèche dans le ventre, tyrannisé pour mon plus grand bonheur par la toute-puissance de l'absolu !

Quand Laura ne se montrait pas à la hauteur de mes idéaux démesurés, prétentieux comme le sont les idéaux, en somme quand elle redevenait trop humaine, je me sentais trahi, abandonné. La nausée de la vie me remontait sur les lèvres². Je ne pouvais m'empêcher de lui faire le reproche de sa faillibilité, bien que je n'accablais que moi dans mon for intérieur. Ainsi je prouvais ma cruelle immaturité. À cause de tout ça, Laura doit ressentir notre rupture comme une profonde injustice, et je penserais la même chose si j'étais à sa place.

Ses torts, ses petits démons à elle, comme elle dit, ce sont la colère et l'impulsivité. Laura traîne des complexes et un profond mécontentement personnel que j'ai essayé, en vain je crois, de combler avec mon amour. Elle aimait la personne qu'elle devenait à mes côtés. Elle était fière d'être ce qu'elle était, pourvu que je sois là pour la voir. Mais voilà, souvent, ses démons venaient parler dans ses oreilles et elle devenait furieuse, incontrôlable... Elle se démolissait, me démolissait, et défigurait de toute la fureur de ses griffes le rêve immaculé que je me faisais d'elle. Je crois que paradoxalement, si nous nous étions aimés un degré plus bas, nous serions restés ensemble, car cependant que je l'aimais trop haut, mes sentiments se cabossaient plus violemment en tombant de leur montagne. À force, je ne les ai plus reconnus derrière les boursouflures et les hématomes. Je ne l'aimais plus. Je n'avais plus, pour elle, qu'une immortelle reconnaissance...

2 « Je me dis toujours que je vais faire ton malheur, que sans moi ta vie n'aurait pas été troublée, qu'un jour viendra où nous nous séparerons (et je m'en indigne d'avance), alors la nausée de la vie me remonte sur les lèvres et j'ai un dégoût de moi-même inouï, et une tendresse toute chrétienne pour toi. »
Flaubert, Lettre à Louise Colet du 8 août 1846.

Voilà ce que nous nous sommes dit. Nous étions lessivés quand arriva le dernier nœud à défaire. Du sang décoloré nous mouillait les yeux. À cause des gouttes de moisissures coulant le long des murs, l'appartement avait l'air de pleurer avec nous. Le moment était venu de rompre pour de bon, nous le savions. Tout avait été dit, confié, discuté, débattu. Il ne restait plus qu'à déterminer lequel d'entre nous jouerait le rôle du bourreau. Pour toutes les raisons précédemment exposées, j'ai décidé que ça serait moi.

Ce fut comme un orgasme. Les papillons frémissaient dans le ventre de Laura, mais ces papillons-là avaient des ailes en barbelés, ils lacéraient tout sur leur passage. J'ai déposé les premiers mots comme on embrasse du bout des lèvres, le long du cou, comme on effleure le bas du ventre et l'intérieur des cuisses. Elle se mordait les lèvres. Sa poitrine se soulevait, haletante, oppressée par l'épouvantable impatience. Doucement, je me suis sorti d'elle. La douleur s'enfonça immédiatement dans son ventre, revendiquant sa loi dans son intimité, y exerçant sa fièvre, la dominant avec un tel ascendant qu'elle me fit penser à nos estocades les plus sauvages... Laura sentit la petite mort arriver et me demanda de la faire venir, alors j'ai dit ce qui devait être dit. J'ai parlé comme la foudre. Son regard était trempé. Un gémissement atroce s'échappa de sa gorge. Des frissons cavallèrent le long de sa cambrure et fauchèrent ses jambes. Laura s'écroula sur le lit comme une maison aux fondations ravagées. À tout jamais inconsolable.

Laura prit un oreiller pour y cacher ses émotions. Son corps sursautait en continu, submergé par la terreur. Elle aurait voulu disparaître, que je ne la voie pas comme ça, toute contractée qu'elle était pour ne pas trembler davantage, concentrée à retenir ses gémissements. Elle épuisait ses dernières forces à retrouver un peu de dignité. Je n'ai jamais été aussi navré d'être moi. J'ai éteint la lampe de chevet et je suis venu épouser son corps en passant mes bras autour d'elle, mon torse contre son dos, mes genoux dans ses cuisses. Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés comme ça, en cuillère, serrés comme des points de suture. Une heure, peut-être deux. En tout cas, je l'ai serrée longtemps pour ne plus qu'elle tremble, tout proche de son oreille à lui murmurer des promesses avec la voix claudicante. J'ai promis de la protéger, j'ai